

---

# LE VÉTÉran

JOURNAL DE  
LA SOCIÉTÉ DE  
CONSERVATION  
DU PATRIMOINE  
VÉTÉRINAIRE  
QUÉBÉCOIS

Volume 40-B : Printemps 2026

---



Première femme vétérinaire du Québec, **Julia Malin** a traversé la guerre, l'exil et les préjugés pour exercer sa vocation. Un destin hors norme longtemps relégué dans l'ombre, aujourd'hui enfin remis en lumière.

MEMBRES DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ DE CONSERVATION  
DU PATRIMOINE VÉTÉRINAIRE QUÉBÉCOIS 2025-2026

**Présidente : Suzanne Breton**

**Vice-président : Michel Pepin**

**Secrétaire-trésorier : Alain Moreau**

**Administratrice : Lucie Lamontagne**

**Administratrice : Sylvie Latour**

**Administrateur : Émile Bouchard**

**Administrateur : Michel Lefebvre**

Le VÉTÉran est le journal de la Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois. Le volume 40-B Printemps 2026 est une édition spéciale dédiée à la publication de la biographie de Dre Julia Malin, première femme vétérinaire diplômée au Québec  
3200, rue Sicotte, Saint-Hyacinthe (Québec) J2S 2M2  
ISSN 2561-441X

Production: CA de la Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois

Mise en page et édition : Alain Moreau

Révision : Suzanne Breton, Michel Pepin, Alain Moreau

### Table des matières

De la Yougoslavie à l'Abitibi, l'incroyable histoire de la première femme vétérinaire au Québec!

Michel Pepin, D.M.V.....pages 2-27

## De la Yougoslavie à l'Abitibi, l'incroyable histoire de la première femme vétérinaire au Québec !

Michel Pepin, D.M.V.



Dre Julia Malin, MON 1965.  
Première femme vétérinaire au Québec.

---

## Préface

En 1984, alors que je rédigeais mon livre *Histoire et petites histoires des vétérinaires du Québec*, j'ai entrepris l'écriture d'un chapitre consacré à la présence des femmes dans notre profession et en particulier à l'arrivée de la toute première. Tout ce que nous savions, par quelques articles de journaux, documents d'archives et témoignages oraux, c'est qu'elle avait pour nom Julia Malin et qu'elle était probablement d'origine russe. Elle aurait fait des études vétérinaires en Yougoslavie avant de venir s'installer au Québec et obtenir un nouveau diplôme en 1965.

Curieux d'en connaître davantage et sachant qu'elle était toujours en pratique, je lui ai téléphoné en 1985. Surprise de mon appel, elle m'a confirmé avoir effectivement fait son cours en Yougoslavie. Mais, après seulement quelques minutes d'entretien, elle a refusé poliment, mais fermement toute autre question, prétextant que son passage à Saint-Hyacinthe fut très difficile pour elle. Pas question alors d'y replonger, même en souvenir. Vous comprendrez ma vive déception, moi qui aurais bien aimé pouvoir étoffer cet important chapitre de notre histoire. Aussi, face à cette réaction, je n'ai eu d'autre choix que de respecter sa décision.

Puis, il y a une quinzaine d'années, alors que je préparais une exposition pour l'Association des médecins vétérinaires du Québec en pratique des petits animaux sur l'histoire des vétérinaires québécoises, j'ai décidé de reprendre mes recherches sur la Dre Malin. Malheureusement, personne dans la profession ne possédait d'information. Une seule certitude, elle n'était plus en pratique et n'avait aucune adresse au Québec. Selon certaines rumeurs, elle aurait déménagé ailleurs au Canada ou bien elle serait décédée. Bref, cette deuxième tentative pour en savoir plus sur cette pionnière s'est à nouveau révélée infructueuse.

Malgré tout, au cours de la dernière année, dans un ultime effort pour connaître le fin fond de cette histoire inachevée, j'ai repris mes investigations depuis le début en feuilletant tous les journaux de l'époque disponibles en ligne, en interrogeant plus d'une dizaine de ses confrères de promotion et en lançant, sans grand espoir, un avis de recherche sur le groupe Facebook « Vétérinaires du Québec ».

Puis, comme une improbable bouteille jetée à la mer, en février 2025, je reçois un message de la Dre Stéphanie Dubé de Val-d'Or en Abitibi. Elle m'informe qu'un certain Thomas Malin vivant dans l'Ouest canadien, serait peut-être le petit-fils de Julia Malin. Imaginez ma surprise ! Avec cette simple information, un univers de possibilités venait de s'ouvrir.

Évidemment, sans plus attendre, j'ai débuté mes recherches. Avec stupéfaction, j'ai découvert qu'il existait environ 30 Thomas Malin au pays ! Par chance, un seul d'entre eux habitait à Vancouver. J'ai alors pris contact avec lui par courriel afin de lui demander si, par hasard, il n'avait pas une grand-mère vétérinaire du nom de Julia. Sa réponse ne prit que quelques heures à me parvenir. La bonne nouvelle, oui, Julia Malin était sa grand-mère ! La mauvaise nouvelle, elle était morte depuis déjà quelques années et il n'avait que très peu de souvenirs d'elle et de son histoire.

Quelle déception ! Moi qui croyais avoir enfin trouvé une piste pour résoudre ce mystère. Était-ce la fin de ma quête ? Cela aurait sans doute été le cas, s'il n'avait pas ajouté lors de notre conversation que son père, Alexandre, le fils de Julia, était encore vivant et qu'il pourrait peut-être m'en dire plus !

Vous comprendrez que, sans plus attendre, dans les jours suivants, j'ai pris contact avec cet Alexandre Malin, résident ontarien âgé de 72 ans. Bien que je n'aie jamais été aussi près du but, j'avais tout de même deux craintes : que sa mémoire lui fasse défaut ou qu'il refuse, tout comme sa mère à l'époque, de parler de ses origines et de son parcours professionnel.

---

Contrairement à mes appréhensions, sa mémoire était intacte et surtout, il était extrêmement honoré et fier de pouvoir enfin raconter, après toutes ces années, l'incroyable histoire de sa mère, cette pionnière de la profession vétérinaire au Québec

En lisant le récit de sa vie, vous constaterez tout le courage, la persévérance, l'abnégation et la détermination dont Julia Malin a dû faire preuve pour accomplir son destin et vivre sa passion : prendre soin des animaux.

## **Introduction**

C'est en 1869 qu'au Québec, pour la première fois, trois jeunes hommes ont le privilège de recevoir un diplôme de vétérinaire. Malheureusement, il faudra attendre près d'un siècle avant qu'un tel droit soit accordé à la gent féminine. En effet, même si en France, cette prérogative est accordée à une femme dès 1897, puis aux États-Unis en 1903 et au Canada en 1928, ici, au Québec, il faudra attendre jusqu'en 1965 avant que l'une d'elles puisse jouir d'un tel privilège. Une grave injustice qui n'a d'égal que le désintéressement total de notre profession pour le parcours unique de la Dre Julia Malin, cette pionnière qui a fracassé un plafond de verre, morte dans l'anonymat le plus complet. Souhaitons que ce récit inédit de sa vie puisse enfin honorer sa mémoire.

## **Les premières années**

Bien que la toute première femme vétérinaire au Québec soit connue sous le nom de Julia Malin, dans les faits, son patronyme de naissance est plutôt Ivanov. Son père, Nicolas, est né au tournant du 20<sup>e</sup> siècle à Vladimir, une des plus vieilles villes de Russie, située à 150 km à l'est de Moscou. Jeune comptable, il aspire à une vie confortable et prospère auprès de son amoureuse et future épouse Tatiana, une jeune infirmière rencontrée dans la ville de Arkhangelsk, située à quelque 990 km au nord de Moscou.

Malheureusement, leurs plans d'avenir sont bousculés avec la Révolution russe qui débute en 1917, dans un contexte de mécontentement général dû à la guerre, à la famine et à l'injustice sociale. Le tsar Nicolas II abdique sous la pression populaire, mettant fin à des siècles de monarchie. Un gouvernement provisoire est mis en place, mais il peine à répondre aux besoins du peuple.

En octobre 1917, les bolcheviks dirigés par Lénine renversent ce gouvernement et instaurent un régime communiste. Cette deuxième phase marque le début de profonds bouleversements sociaux : redistribution des terres, nationalisation des industries et guerre civile. La population subit la violence, la répression, la faim et la misère, mais certains comme Tatiana et Nicolas espèrent aussi un avenir plus équitable.

Bien que son frère Constantine soit colonel dans l'Armée rouge, Nicolas décide plutôt de rejoindre l'une des nombreuses armées blanches antibolchéviques qui combattent l'Armée de Lénine.

Évidemment cette décision cruciale ne leur laisse aucun choix et tous deux doivent s'exiler hors du pays. C'est ainsi qu'après être passés par l'Autriche, Tatiana et Nicolas se réfugient à Dubrovnik, située dans cette nouvelle monarchie créée en 1918 et désignée alors comme le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et qui regroupe la Serbie, la Croatie, la Bosnie, le Monténégro, la Slovénie et la Macédoine.

La vie à cette époque dans ce nouveau pays est extrêmement difficile. La réunification de peuples aux identités culturelle et religieuse différentes crée de vives tensions internes. L'économie est encore très fragile en raison des séquelles de la guerre et du manque d'industrialisation. L'électricité, l'eau courante et les soins de santé sont encore limités pour une grande partie de la population. De son côté, comme soldat de l'armée serbe, Nicolas continue de combattre les communistes.

---

Même si la situation est précaire, au début des années 1920, le couple donne naissance à leur première fille, Daira. Puis, le 5 février 1923, année où la guerre civile prend fin avec la victoire de l'Armée rouge et la création de l'Union soviétique, c'est au tour de la petite Julia de voir le jour. Sa mère est alors âgée de 26 ans.

Nous savons peu de choses de la petite enfance de Julia et de sa sœur à Dubrovnik, hors le fait que les animaux y sont présents et que, très tôt, elle démontre de l'intérêt à en prendre soin.

Des années plus tard, dans une entrevue parue dans le journal *La Presse*, elle raconte : « Autour de notre maison, il y avait un grand jardin où les chiens et les chats venaient se réfugier. Quand l'un d'entre eux tombait malade, j'étais désespérée de ne pouvoir le guérir. J'ai commencé à m'intéresser à la science. C'est comme cela qu'est né mon désir de devenir vétérinaire. Les animaux sont mes amis. »

Dans une autre entrevue accordée à l'hebdomadaire *Dimanche matin*, elle confie : « En Yougoslavie où j'ai passé mon adolescence, il m'arrivait très souvent d'aider un vétérinaire qui, petit à petit, m'initiait à la profession. »

L'ouverture en 1936 d'une toute nouvelle Faculté de médecine vétérinaire à Belgrade rend son désir encore plus concret. Tous les espoirs sont possibles, d'autant plus que les femmes y sont acceptées. Malheureusement, en 1939, ce rêve devient inaccessible avec le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale et la fermeture de cette institution d'enseignement.

Mais ce n'est rien en comparaison du drame qui va secouer toute la famille. Tatiana, la mère de Julia, apprend qu'elle est atteinte d'une importante tumeur cérébrale. Malgré une chirurgie visant à enlever la masse et, par la suite les soins que tentent de lui prodiguer ses deux filles, elle décède la même année à l'âge de 42 ans.

Julia n'est alors âgée que de 16 ans et son monde s'effondre littéralement. S'écroule aussi son pays, qui, à peine dix ans auparavant, prenait le nom de Yougoslavie sous l'impulsion du roi Alexandre 1er. Et comme si cette tragédie n'était pas suffisante, quelques mois plus tard, lors d'un bombardement aérien, son père Nicolas trouve la mort sous les décombres d'une maison située à Beograd, un tout petit village de l'actuelle Bosnie-Herzégovine.



Julia Ivanov en 1941.

Source : Famille Malin.

---

Avec ce double drame, la situation de Julia devient vraiment catastrophique. Sa sœur, plus âgée, trouve mari et déménage à l'autre bout de la ville. Faute d'espace, elle n'est pas en mesure d'héberger Julia, qui, pour un certain temps, vit seule dans le logement familial. Sans moyens de subsistance et complètement démunie, elle finit par se trouver une place dans une maison de chambre en échange de petits services, incluant des dons de sang pour les soldats. Par chance, un voisin qui travaille au marché public lui rapporte un peu de nourriture qu'il dépose à sa fenêtre. Puis, avec l'occupation allemande qui survient en 1941, les conditions de vie deviennent de plus en plus difficiles.

Une mince lueur d'espoir se faufile dans toute cette noirceur alors qu'elle tombe amoureuse d'un jeune homme. Bien qu' enrôlé dans l'armée, celui-ci la rassure. Il ne faut pas s'inquiéter, quand cette guerre sera terminée, il reviendra la chercher et ils pourront se marier. Les lettres qu'ils échangent sont pleines d'espérance et de promesses. Puis, un jour, la mauvaise nouvelle tant redoutée arrive. Les autorités le confirment, son amoureux a trouvé la mort lors de la fameuse bataille de Stalingrad, qui a fait plus d'un million de victimes militaires et civiles entre 1942 et 1943. Une très grande solitude envahit alors Julia, d'autant plus que sa sœur Daira et son mari ont quitté Dubrovnik pour l'Ukraine, où ils seront finalement capturés et expédiés dans un camp de concentration.

Heureusement, un jour, ce fut la fin de la guerre, mais pas de la misère pour la jeune Julia. Elle tente de s'en sortir du mieux qu'elle peut, mais rien n'est facile. Seul l'amour des animaux lui procure du réconfort. Elle adopte même un des chiens berger allemand abandonnés par les nazis à la fin de la guerre. Un fidèle compagnon à qui elle sera reconnaissante toute sa vie pour l'avoir protégée en attaquant les deux hommes qui avait forcé sa porte avec l'intention de la violer.



Classe de Julia en 1942.

Source : Famille Malin.

Puis, enfin, une bonne nouvelle. En 1946, sous l'impulsion du maréchal Tito, qui a la volonté d'instruire gratuitement la jeunesse, Julia saute sur l'occasion et s'inscrit à la Faculté vétérinaire de Belgrade, qui vient de rouvrir ses portes. Ils sont près de 2 000 jeunes hommes et quelque 300 jeunes filles à étudier dans toutes sortes de disciplines.



Julia Ivanov en 1945.  
Source : Famille Malin.



Julia Ivanov en 1947.  
Source : Famille Malin.

Grâce à sa détermination hors du commun, elle réussit à compléter toutes ses années de formation, même si la situation géopolitique se complexifie. En effet, si dans les premières années de l'après-guerre, l'aide soviétique est déterminante pour la reconstruction de la Yougoslavie, en 1948, Tito tourne le dos à Staline de qui il se méfie. Il ne fait plus bon être d'origine russe en Yougoslavie.

Comme conséquence de ce conflit et, comme le confiait Julia au journal *La Presse* en 1965, elle se voit forcée de s'exiler « à cause de ses origines russes, et ce, avant même de recevoir officiellement son diplôme ».

## L'exil

Quitter son pays, ses amis, ses ambitions, ses rêves pour une contrée éloignée, un pays étranger et une langue inconnue, demande un courage que seul le désespoir peut nourrir. Mais pour Julia et ses milliers de compatriotes, il n'existe pas d'autre choix. Il faut s'expatrier ou risquer de mourir.

Mais fuir n'est pas si simple, car les frontières sont surveillées et le régime considère l'émigration non autorisée comme un acte de trahison. Aussi, en l'absence d'autorisation, certains doivent se réfugier dans des ambassades étrangères ou recourir à des méthodes illégales pour traverser la frontière vers l'Autriche, l'Italie ou la Grèce. Ces

---

pratiques sont risquées et, en cas d'arrestation par la police secrète (UDBA), elles peuvent entraîner des peines de prison, des travaux forcés ou même la déportation dans des camps comme celui de Goli Otok.

Pour Julia, le passage vers la liberté se fera par un long séjour dans le tristement célèbre Camp de la Rizerie de San Sabba, situé en Territoire libre de Trieste, un état neutre créé en 1947 et sous contrôle de l'ONU jusqu'en 1954. Une zone sous supervision internationale, en raison de son importance stratégique et des tensions entre l'Italie et la Yougoslavie.



Camp de la Rizerie de San Sabba.

Source: San Sabba Rice Mill National Monument and Museum.

Ce camp est tristement célèbre, car il fut utilisé par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale comme camp de concentration et d'extermination, notamment pour les prisonniers politiques, les résistants et les Juifs. Pendant la Shoah, entre 3 000 et 5 000 personnes y ont été assassinées.

Au moment où Julia s'y retrouve, le Camp de la Rizerie sert donc de centre de détention et d'interrogation pour les réfugiés italiens ou serbes fuyant la Yougoslavie de Tito ainsi que les juifs survivants de l'Holocauste. Le tout placé sous l'égide de l'Organisation internationale pour les réfugiés créée en 1946 par les Nations Unies. Cette organisation fournit nourriture, vêtements ainsi qu'une assistance matérielle, médicale et juridique aux réfugiés en facilitant par la suite leur réinstallation dans différents pays, comme l'Australie, Israël, le Canada et les États-Unis. C'est d'ailleurs vers ce dernier pays que Julia place tous ses espoirs, puisqu'elle espère y retrouver sa sœur Daira qui habite depuis peu la ville de New York. Cette dernière fut miraculeusement sauvée de la chambre à gaz

---

grâce à la libération de son camp par les Anglais. Totalement traumatisée par cette pénible expérience, Daira, après être restée quelque temps en Allemagne quitte définitivement l'Europe pour l'Amérique. Julia Ivanov souhaite, elle aussi de tout cœur, pouvoir quitter cette Yougoslavie de misère et rejoindre sa sœur à New York.

Mais les jours passent et personne n'est en mesure de l'informer de ce qu'il adviendra et ce que lui réserve l'avenir. Afin de garder espoir, elle se rend prier aussi souvent qu'elle le peut, dans une des chapelles de la ville de Trieste. Puis, en 1950, après neuf mois d'attente, alors qu'un matin elle implore Saint-Antoine, une petite voix intérieure lui souffle de quitter la chapelle et de retourner au camp sans tarder.

À son arrivée, elle constate qu'un gestionnaire est sur place pour sélectionner certains réfugiés qui auront la chance de quitter le pays. Fébrile, elle s'approche, fait la ligne et s'en remet à Saint-Antoine. Le fonctionnaire lui demande ce qu'elle fait dans la vie et, aussitôt, fièrement, Julia lui mentionne qu'elle a 27 ans et qu'elle est vétérinaire. Impressionné par son assurance et sa profession, le responsable lui accorde son précieux sauf-conduit.

Malheureusement, sa joie de pouvoir enfin bénéficier d'une nouvelle liberté est quelque peu assombrie par ce qu'elle apprend. Il sera impossible pour elle d'obtenir les documents qui lui permettront de rejoindre sa sœur aux États-Unis. On lui suggère, comme aux dizaines de milliers de Yougoslaves anticomunistes, ex-soldats de l'armée royale, nationalistes croates et slovènes, ou intellectuels en désaccord avec Tito, de fuir vers l'Italie, l'Autriche et l'Allemagne de l'Ouest. Mais, afin de se rapprocher de sa sœur, c'est plutôt le Canada qu'elle choisit. Un pays qui lui est totalement inconnu, outre le fait que ses soldats ont joué un rôle important dans la libération de l'Europe du joug nazi et que, selon ses dires, c'est « un pays riche, jeune avec plein d'opportunités ».

## Un nouveau départ

C'est l'Organisation Internationale pour les réfugiés qui coordonne tous les éléments de son expatriation. Elle lui fournit les documents de voyage nécessaires, l'aide à obtenir son visa, organise son transport et lui trouve un premier emploi comme aux milliers d'autres réfugiés yougoslaves qui émigrent au Canada. On lui offre un billet de cabine simple et bondé de la troisième classe sur l'un des nombreux bateaux assurant la traversée vers le Canada et lui souhaite bonne chance et bon courage !

C'est ainsi qu'en 1950, après une traversée éprouvante de l'Atlantique d'environ 13 jours, elle se retrouve au célèbre Quai 21, situé dans le port d'Halifax en Nouvelle-Écosse. On estime qu'au cours de cette décennie, annuellement, environ 45 000 immigrants y seront de passage.



Quai 21, Halifax.

Source:

Musée canadien de l'immigration du Quai 21.



Quai 21, Halifax.

Source: Musée canadien de l'immigration du Quai 21.

À son arrivée, Julia découvre des installations pouvant accueillir environ 150 expatriés avec des dortoirs, des salles à manger et des aires de loisirs. Bien que les conditions de garde y soient meilleures qu'à Trieste, elle constate également qu'on n'entend pas à rire. Un centre de détention y est aménagé pour les cas nécessitant une attention particulière.

Après les quelques jours nécessaires pour régulariser sa situation et subir un examen médical, on lui offre son billet de train à bord d'un « *Colonist Car* » ou wagon de classe coloniale du Canadian National Railway (CNR), direction Montréal. Un trajet loin d'être reposant et qui, selon les arrêts, pouvait durer entre 24 et 30 heures. De simples banquettes en bois convertibles en couchette, avec un poêle à charbon ou à bois pour se chauffer et un petit coin cuisine avec un poêle pour cuisiner. Comme ses compagnons, Julia doit apporter sa propre nourriture pour la durée du voyage. À l'arrivée à la Gare Centrale de Montréal après un si long voyage, difficile d'imaginer dans quel état d'esprit et de fatigue se trouve la jeune Julia.

Heureusement, l'Organisation internationale pour les réfugiés, comme elle le faisait avec les femmes seules ou les familles avec des enfants, la dirige vers un établissement médical pour un examen de santé. Pour Julia, ce sera l'Hôpital Victoria, un des établissements de soins les plus modernes associés à l'Université McGill. À l'époque, plusieurs hôpitaux montréalais engageaient de jeunes immigrants pour des postes peu qualifiés, notamment en cuisine ou au nettoyage. C'est ainsi que Julia se voit attribuer un poste d'aide à la cafétéria.

Comme tous les autres immigrants bénéficiant de l'aide du gouvernement pour défrayer les coûts du voyage et de son hébergement, elle signe un contrat de travail domestique d'une durée de deux ans au domicile de l'employeur. Étant jeune, célibataire et en bonne santé, elle correspond parfaitement aux critères de sélection. Pour Julia, ce sera une résidence à Westmount, où elle doit faire le ménage en plus de la cuisine, la lessive et garder les enfants. Le logement et les repas sont fournis par l'employeur et le salaire est d'environ 25 \$ à 40 \$ par mois. Les journées sont longues et les semaines sont de six à sept jours.

---

Une fois installée à Montréal, Julia prend rapidement contact avec sa sœur Daira, qui habite toujours à New York. Cette dernière, grâce à quelques relations dans la communauté yougoslave montréalaise, ne tarde pas à l'introduire auprès de Stanislav Malin, un ancien militaire d'origine serbe installé à Montréal depuis deux ans.

Stanislav Malin, né à Timisoara en Hongrie (aujourd'hui en Roumanie), était pilote de l'armée royale de Serbie, lors du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale. Suite à l'invasion allemande, il fuit avec son avion sur l'île de Malte où, malheureusement, il est capturé et mis en prison pendant quatre ans. À la fin de la guerre, il se réfugie en Angleterre où il aurait fait carrière dans la police avant de s'exiler à nouveau à Montréal en 1948. Pour survivre, il y effectuera plusieurs petits boulots pour le YMCA et comme vendeur de hot-dogs dans la rue. Puis, il finira par trouver un emploi à la *Dominion Glass Company* à Pointe-Saint-Charles, pour laquelle il travaillera jusqu'en 1972.

C'est ainsi que, par l'entremise de sa sœur Daira, à peine quelques mois après leur première rencontre, Julia et Stanislav, qu'elle surnomme Stanko, convolent en justes noces. Elle est alors âgée de 27 ans et lui de 35 ans. Dans les faits, elle apprendra plus tard, avec énormément d'amertume, que Stanislav a falsifié ses papiers et qu'il est plutôt âgé de 45 ans ! Ce mariage de convenance libère automatiquement Julia de son engagement contractuel envers le Canada. Stanislav quitte alors le logement qu'il occupe sur la rue St-Dominique pour s'installer avec sa nouvelle épouse au dernier étage d'un triplex situé rue Laurier, près de la 7<sup>e</sup> avenue à Rosemont.

Pour ce couple d'immigrés, même si la vie est loin d'être facile, cet appartement constitue le début d'une nouvelle vie, plus paisible en comparaison des années tourmentées qu'ils venaient de vivre. Puis, à l'été 1951, Julia et Stanislav apprennent qu'ils seront bientôt parents.

Afin de subvenir à leurs besoins et celui de leur futur enfant, Julia continue de faire des ménages et se déniche un emploi dans une manufacture de vêtements et de textiles, rue St-Laurent. Les conditions de travail sont difficiles : longues heures, salaires bas et environnement insalubre comprenant des tâches répétitives et exigeantes, comme l'opération de machines à coudre dans des conditions de travail pénibles. Mais Julia ne se plaint pas et besogne fort. Tout pour se sortir de la misère et se tailler une petite place au soleil.

Puis, le 5 février 1952, alors que tous les transports de Montréal sont paralysés en raison de l'une des pires tempêtes de neige de son histoire — une bordée d'environ 47 centimètres en une seule journée — Julia donne naissance à un garçon qu'elle prénomme Alexandre. Afin d'avoir plus d'espace pour élever leur fils, Julia et Stanislav déménagent alors dans un nouvel appartement à ville St-Laurent.

Vers la fin des années 1950, Julia dénicher enfin un boulot plus proche de ses aspirations, soit celui de technicienne au département de physiologie de l'Université McGill. À cette époque, ce département et ses cercles associés (Institut neurologique, psychologie expérimentale), sont au tout premier rang mondial dans l'émergence des neurosciences modernes. Des chats, des rats, des singes et parfois des chiens sont utilisés pour des expériences en neurophysiologie. Bien qu'aucun vétérinaire ne soit engagé à l'époque pour superviser la recherche animale, nul doute que la formation de Julia n'est pas étrangère à son embauche.

Puis, elle est engagée au département de biochimie de l'Institut neurologique de Montréal, autre lieu de recherche important et très dynamique où l'on utilise également des animaux pour étudier les circuits cérébraux, les effets de lésions précises du cerveau, et la transmission nerveuse. Dans ce contexte, le département de biochimie joue un rôle clé : il cherche à comprendre les bases chimiques du fonctionnement cérébral.

---

## Le retour à la médecine vétérinaire

Nul doute que ce contact avec des chercheurs du monde médical attise à nouveau l'intérêt de Julia pour la science ainsi que sa passion pour soigner et protéger les animaux. N'écoutant que son courage et sa détermination, à l'âge de 38 ans, elle joue le tout pour le tout et décide de quitter son boulot pour tenter de réaliser à nouveau son rêve de jeunesse : elle s'inscrit à l'École de médecine vétérinaire de la province de Québec, affiliée à l'Université de Montréal et située à Saint-Hyacinthe. Contre toute attente, elle est acceptée et se voit même — en raison de ses études à Belgrade —, exemptée de réaliser l'année préparatoire.

C'est ainsi qu'en cette journée nuageuse du 20 septembre 1961, Julia pousse les portes de l'édifice principal de l'École vétérinaire de Saint-Hyacinthe, bien décidée à profiter de l'incroyable opportunité qui s'offre à elle. À ce moment, 133 élèves sont déjà inscrits à l'École et une seule autre jeune fille, Françoise Hébrard, également en première année. Avant elles, seules trois autres femmes avaient été acceptées dans cette institution fondée en 1886, soit Andrée Bolduc, Muriel Bélanger et Lorraine Gauthier, en 1960. Toutefois, toutes trois n'ont pas poursuivi leurs études l'année suivante. Concernant Françoise Hébrard, elle quittera également l'école pour y revenir quelques années plus tard et obtenir son diplôme en 1968.



École de médecine vétérinaire de la province de Québec,  
affiliée à l'Université de Montréal et située à Saint-Hyacinthe.  
Source : Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois.

Dans une entrevue accordée au journal *La Presse*, Julia Malin confiait : « Jamais je n'ai abandonné l'idée de me rendre jusqu'au bout. Je me disais qu'un jour viendrait... ».

Toutefois, Julia ignorait que la route pour atteindre son objectif serait aussi ardue. Il lui faudra énormément de persévérance, de détermination et d'assiduité pour lui permettre de traverser cette épreuve, car, il faut l'avouer, ses quatre années furent loin d'être une sinécure pour elle, comme femme et immigrée.

---

D'ailleurs, les médecins vétérinaires de sa promotion l'admettent; ils ne lui ont pas fait la vie facile ! Ces jeunes hommes dans la vingtaine, souvent immatures, lui ont maintes fois joué des tours assez pendables, comme cette fois où après un laboratoire d'anatomie, ils ont caché dans sa sacoche un organe reproducteur ou à une autre occasion, un poisson. Plusieurs ont aussi mentionné s'être parfois moqués d'elle lorsqu'elle posait des questions jugées trop naïves. Malgré tout, elle a toujours su garder son calme face à ces taquineries et commander une certaine forme de respect par son âge, sa stature et son ton parfois tranchant. Ce qui lui valait aussi le surnom de Julia la Maligne !

Il est très triste de constater que, même après l'avoir côtoyée pendant quatre ans, aucun garçon n'a tissé de lien d'amitié avec elle. Jusqu'à aujourd'hui, tous ceux que j'ai interrogés ignoraient même qu'à l'époque, elle était mariée et avait un enfant. C'est dire sa discrétion, mais aussi sa réserve à se confier à ses jeunes confrères qui lui portaient très peu d'intérêt.

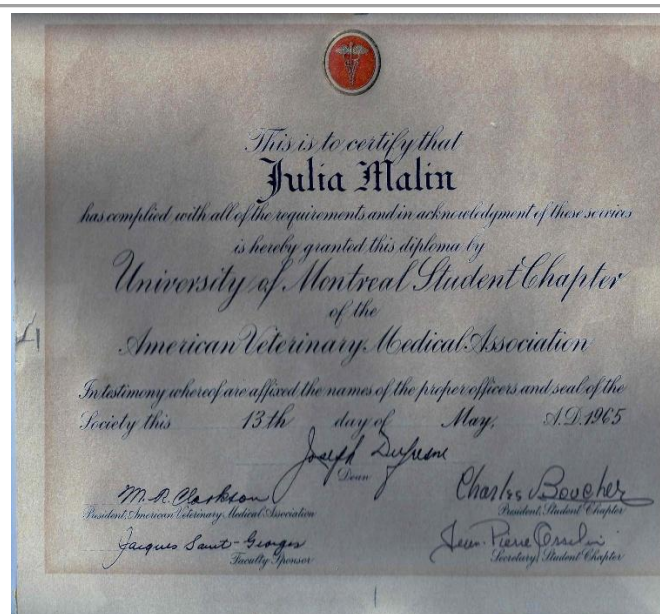


Mgr Irénée Lussier, recteur de l'Université de Montréal,  
remet le diplôme de médecine vétérinaire à la Dre Julia Malin le 12 mai 1965.  
Source : Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois.

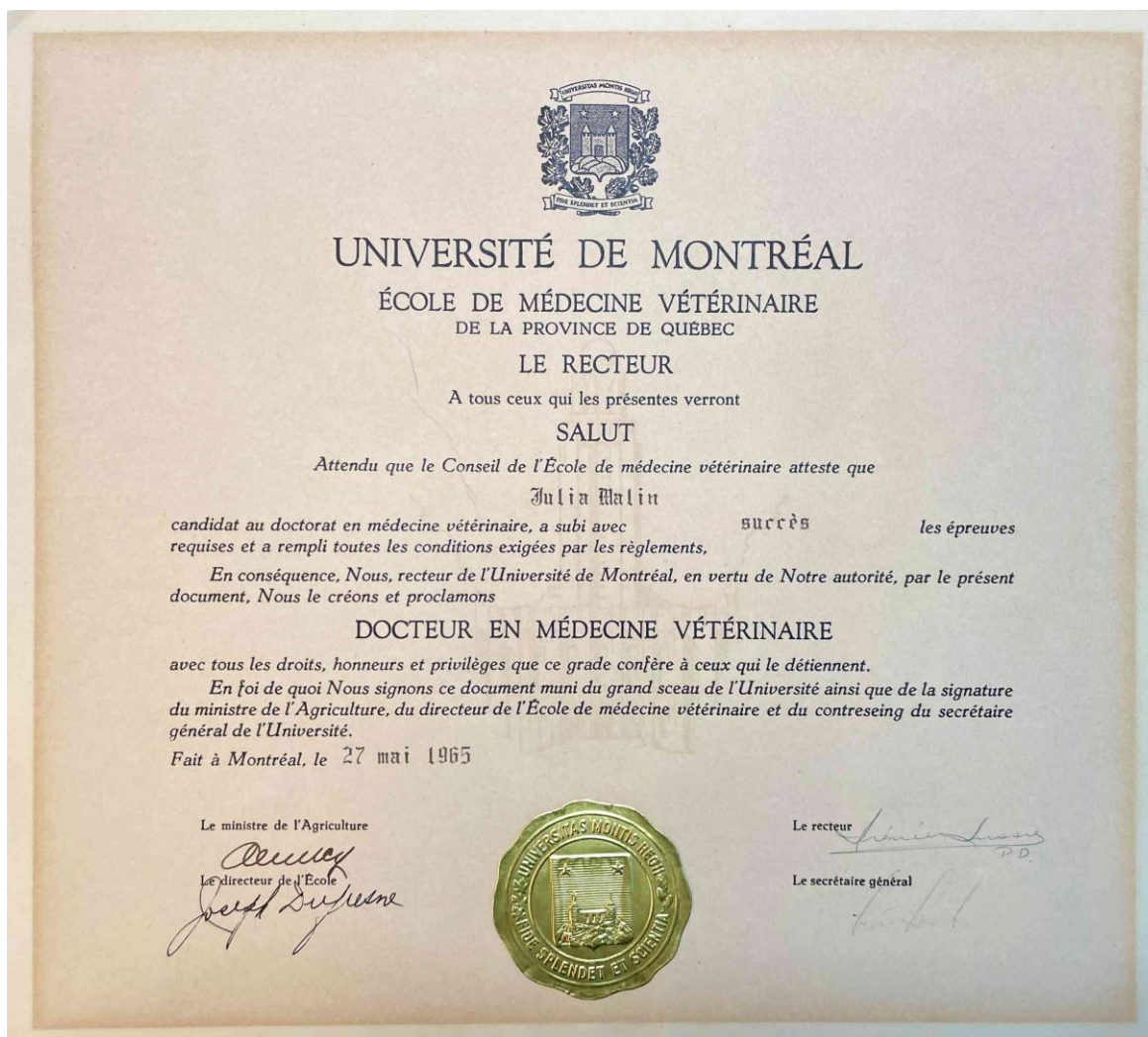
Il est juste de reconnaître que les circonstances étaient loin d'être en sa faveur. En effet, il est indéniable qu'à l'époque, le domaine de la médecine vétérinaire était empreint de misogynie. Plusieurs considéraient que les femmes n'avaient tout simplement pas leur place dans ce milieu.



Source : Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois.



Source : Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois.



Source : Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois.

---

À cela, il faut ajouter que Julia était une étrangère, de surcroît d'origine russe. Souvenons-nous que nous étions au cœur de la Guerre froide. Mais sans doute l'élément, le plus important était qu'elle avait pratiquement le double de leur âge. Son lourd bagage de vie, ses responsabilités familiales et ses connaissances scientifiques acquises à Belgrade ont inévitablement creusé le fossé la séparant de ses confrères et même de sa jeune consœur d'origine française. Avec notre regard d'aujourd'hui, nous aurions pu nous attendre à une certaine forme de solidarité féminine. De l'avis de tous, ce ne fut pas le cas entre les deux femmes.

On comprend ainsi que, pendant toute sa scolarité, Julia n'a jamais vraiment eu le temps, ni montré d'intérêt pour les activités parascolaires proposées par sa promotion. Effectivement, chaque fin de semaine, elle quittait Saint-Hyacinthe en autobus pour retrouver à Saint-Laurent mari et enfant. En plus de sa charge d'étude, elle profitait de ses deux jours de « repos » pour faire les courses, entretenir l'appartement et préparer des repas pour toute la semaine qu'elle congelait pour son mari et son fils. Et chaque dimanche au volant de sa Chevrolet 59, Stanislav et leur jeune fils Alexandre reconduisaient Julia dans la petite chambre qu'elle occupait à Saint-Hyacinthe. Dans une entrevue accordée à une journaliste, elle ira même jusqu'à remercier son mari pour sa très grande patience en raison de ses longues absences...

Lorsqu'on interroge ses camarades de classe, on constate qu'elle a surtout laissé le souvenir d'une étudiante assidue, sérieuse, respectueuse et désireuse de réussir, qui s'exprimait dans un français excellent, teinté d'un léger accent russe.

### La première femme vétérinaire au Québec

C'est ainsi qu'après un très long parcours de vie et surtout grâce à une formidable détermination, Julia Malin devint officiellement, le 12 mai 1965, la première femme vétérinaire au Québec.



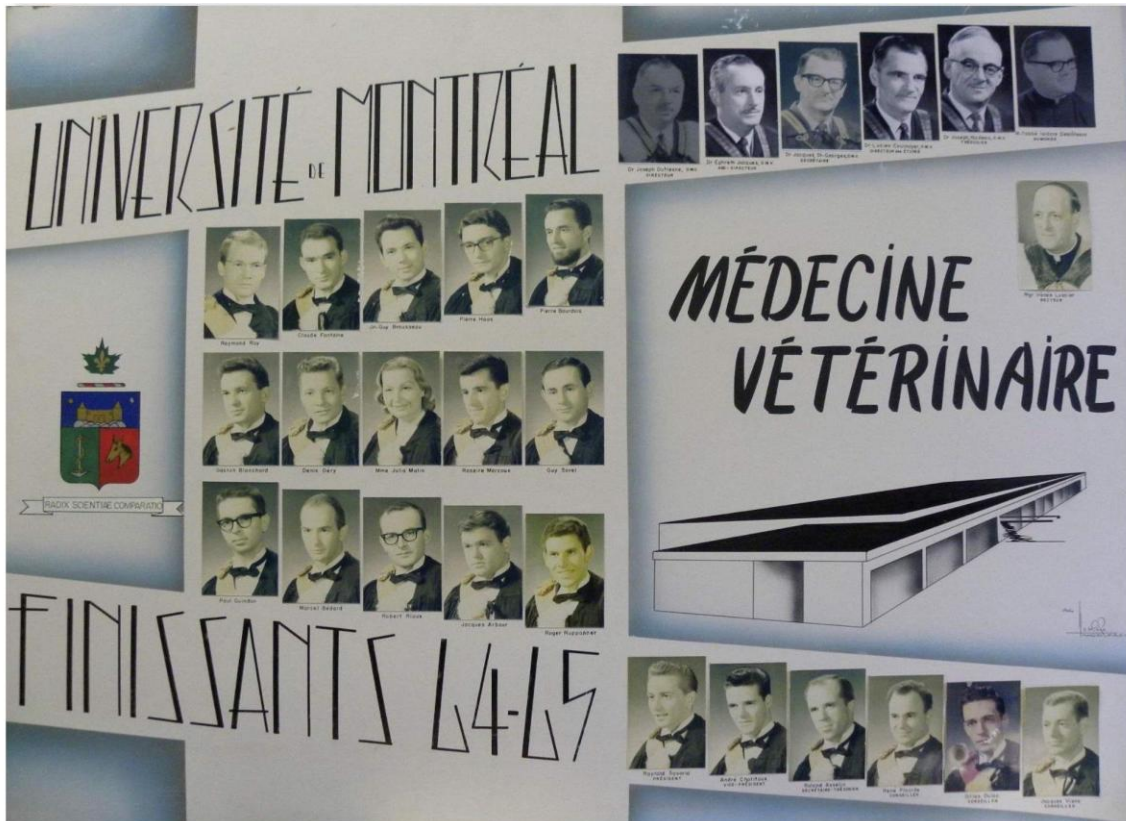
Mme Julia Malin recevant les félicitations et une bourse de 75 \$ de M. Hugh A. McFarlane de la compagnie Schering, pour son projet de fin d'études sur le contrôle des infections à *Salmonella pullorum* dans les œufs par des bains d'antibiotiques et de peroxyde d'hydrogène.

Source : Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois.

Une fois son diplôme en main, son objectif est très clair : soigner les chats, les chiens et les oiseaux. Elle confiait à *La Presse* : « (...) Si je pouvais réussir à ouvrir une clinique ! J'ai peur, cependant, car il me faut beaucoup d'argent, ne serait-ce que pour avoir un local convenable. »



Source : Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois.



Source : Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois.

Entre-temps, elle espère se trouver un travail dans le domaine de la recherche en avouant que : « Toutes mes économies iront à ma clinique. »

Son ambition, acheter une maison qu'elle habiterait avec une clinique dans le sous-sol qui n'ouvrirait que le soir. Ainsi, le jour, elle pourrait travailler dans une entreprise pharmaceutique pour assurer ses revenus. Lors d'une entrevue accordée à une journaliste, elle indique : « Il est plus facile d'être vétérinaire aujourd'hui parce qu'il y a eu beaucoup de recherches et de nouveaux médicaments. »

Cette première québécoise vaudra à la Dre Malin de nombreuses mentions dans plusieurs journaux.

**Mous. les femmes**

De plus en plus, professions libérales sont exercées par des femmes

**On compte dix notaires et une seule vétérinaire au Québec**



Me Paul Mackay

Dr Julia Malin

De plus en plus, les femmes occupent une part plus grande dans le monde des professions libérales. Le temps où la femme était limitée à ses chaudières est passé. Il n'est pas rare de voir actuellement des jeunes femmes pratiquant une profession, occupée traditionnellement par les hommes. Beaucoup d'entre elles sont médecins ou avouées et ne font plus face à une clientèle horrida de praticiens. Leur bureau est bien établi et de voir leur vie, l'homme elles exercent leur profession sur un infirme pied. On peut même trouver des femmes qui pratiquent le notariat et la médecine vétérinaire.

**Notaire depuis deux ans**  
Ainsi, Paula Mackay est notaire depuis 1963 et a déjà une clientèle bien établie. D'ailleurs elle travaille avec son frère également notaire à Verdun.

**Vétérinaire de père en fils depuis cinq générations**  
Mackay n'a pas pensé qu'un jour une femme pourrait le relever.

— « On vient de choisir pour une profession si agréable pour une femme ?  
— Pour moi, c'est presque inné, j'ai toujours rêvé d'un métier qui se prêtait entièrement à mon choix. Depuis mon jeune âge, j'étais non père, et petit à petit, je me suis familiarisée au bureau, aux papiers et à l'étude. Par exemple, il était beaucoup plus facile pour moi de me diriger vers cette carrière que n'importe quelle autre chose à qui on me disait et grand dans ce milieu.  
— Depuis quand les femmes sont-elles admises au barreau ?  
— C'est en 1954 que la Chambre des notaires a officiellement accepté les femmes dans leur profession. »

par Danièle OUELLET

Quand le loi a été amendée en 1954, Me Paul Mackay a immédiatement commencé son cours classique pour obtenir une licence en droit. Après 9 ans d'études et d'être acceptée dans les rangs du notariat.

— Avez-vous rencontré des difficultés d'ordre social ou professionnel au début de votre carrière ?  
— Pas du tout. Les clients qui venaient me consulter le faisaient avec confiance. Évidemment que le loi de parait d'une famille qui exerce cette profession depuis des années présente un certain avantage.

**La médecine vétérinaire**  
Docteur Julia Malin est la seule femme du Québec pratiquant la médecine vétérinaire. D'origine russe, elle a pratiqué la médecine vétérinaire de son père, un professeur depuis 12 mois en exerçant son petit business dans les environs dans l'ouest de la métropole.

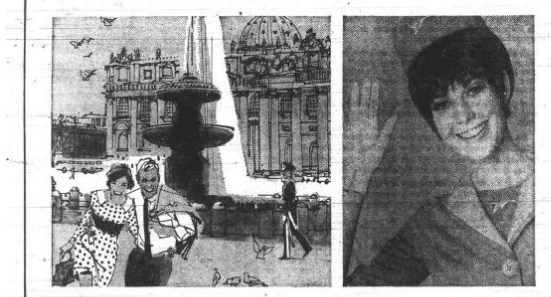
— Qu'écrivez-vous à propos de l'absence de cette carrière ?  
— L'absence de cette carrière, si j'osais mon adolescence, si j'avais pu le moment d'être un vétérinaire qui, petit à petit, m'aiderait à la profession. Plus tard, je faisais mon cours de médecine vétérinaire et après la guerre j'arrivais au Canada et j'y suis établie dès le départ.

— Mérité et mérite d'un garçon de 14 ans, son épouse seconde dans son travail.  
— En quoi consiste votre travail ?  
— Je m'occupe entièrement de mon hôpital. J'ai à ma charge que les chiens, les chats et les oiseaux. Les chats m'aiment et je préfère les petits animaux.  
— Elle s'explique :  
— Je fais de la chirurgie très soignée, surtout le soir. Durant le jour je m'occupe des cas urgents et des cas quotidiens.  
— Quelles sont les qualités requises pour une jeune fille intéressée à cette carrière ?  
— Il faut aimer profondément les animaux et avoir à cœur de se consacrer à leur bien-être.



L'École de médecine vétérinaire de St-Hyacinthe a honoré hier la première femme vétérinaire sortie de ses rangs. Il s'agit de Mme Julia Malin, de St-Laurent, à qui le recteur de l'université de Montréal, Mgr Irénée Lussier, a remis un doctorat en médecine vétérinaire, hier après-midi, à la collation des diplômés de cette école. Parmi les 23 nouveaux docteurs de cette année, trois ont mérité des mentions particulières : dans l'ordre, MM. Roger Ruppner, de Zurich, en Suisse; Gilles Dulas, de St-Zénon, et le comte de Berthier; et Robert Rioux, du Bic, dans le comté de Rimouski. (Photo Denis St-Jean)

Source: Journal Le Devoir, 13 mai 1965.



**ROME**  
c'est les jolies femmes, le Colisée, le vin rouge, les terrasses des cafés... c'est aussi le carrefour de l'Europe et le tremplin des vols vers Athènes, Bombay et Tel Aviv

**CPA**  
c'est la compagnie qui dessert Rome — par jet Dites à votre agent de voyages que vous voulez prendre — de Montréal — le vol de CPA

Source: Journal Dimanche Matin, 14 octobre 1966.

**La Voix de l'Est**

LE 20 MAI 1965

SEPT CENTS

**A la suite de la disparition de leur emploi**

**Prêts et subventions accordés aux travailleurs devant être déplacés**

OTTAWA (PCI) — Le premier ministre a annoncé hier son intention de présenter un projet de loi qui permettra aux travailleurs de bénéficier de prêts et de subventions pour leur aide à la suite de la disparition de leur emploi.

Le projet de loi prévoit que les travailleurs qui ont été licenciés ou qui ont été déplacés de leur emploi peuvent bénéficier de prêts et de subventions pour leur aide à la suite de la disparition de leur emploi.

Le projet de loi prévoit que les travailleurs qui ont été licenciés ou qui ont été déplacés de leur emploi peuvent bénéficier de prêts et de subventions pour leur aide à la suite de la disparition de leur emploi.

**M. Laporte de retour à Paris**

PARIS (AP) — L'ex-prime ministre du Canada, Jean Laporte, est de retour à Paris après une tournée de conférences en Europe.

**M. C. Fortin interviendra directement**

OTTAWA (AP) — Le ministre de l'Industrie, M. C. Fortin, interviendra directement avec les représentants de l'industrie de la laine à propos de la situation de cette industrie.

Le ministre Fortin a déclaré qu'il se rendra à la conférence de l'industrie de la laine qui se tiendra à Ottawa la semaine prochaine.

Le ministre Fortin a déclaré qu'il se rendra à la conférence de l'industrie de la laine qui se tiendra à Ottawa la semaine prochaine.

**Yugoslav Honored in Quebec**

By LISE BALFOUR

The first woman in Quebec to become a doctor of veterinary medicine is a Yugoslavian who arrived in Canada 14 years ago as a displaced person.

She is Dr. Julia Malin who recently completed the Ecole de Médecine Vétérinaire course in four years instead of the usual five.

Interviewed, recently, Dr. Malin said she had spent five years at the Belgrade Veterinary College before leaving Yugoslavia in 1950.

"The Yugoslavian woman then explained that she was able to complete her Canadian studies in four years because the Ecole de Médecine Vétérinaire, affiliated with the University of Montreal allowed her one year's credit on her previous education."

"The only woman in a graduating class of 23, Dr. Malin received her diploma in the city of Montreal, Quebec, on May 13, 1965."

Dr. Malin said she had spent five years at the Belgrade Veterinary College before leaving Yugoslavia in 1950.

"The Yugoslavian woman then explained that she was able to complete her Canadian studies in four years because the Ecole de Médecine Vétérinaire, affiliated with the University of Montreal allowed her one year's credit on her previous education."

"The only woman in a graduating class of 23, Dr. Malin received her diploma in the city of Montreal, Quebec, on May 13, 1965."

**Congress Group Hears NDP Query**

OTTAWA, May 22 — With a visiting group of United States Congressmen, listening in the public galleries, New Democratic Party MP James Macpherson today asked what he termed the "business" of the Dominion Republic by the U.S.

H. W. Herridge, member for Kootenay West, asked Federal Affairs Minister Martin for any new information on the situation.

Mr. Martin said Mr. Herridge had asked a "wide and extravagant characterization" of the "business" of the Dominion Republic by the U.S.

Source: Journal La Voix de l'Est, 20 mai 1965.

Source indéterminée.

la vie féminine

# Mme Julia Malin, deux fois vétérinaire



photo LA PRESSE

"J'y rêvais depuis mon enfance"

Mme Julia Malin s'était juré d'atteindre son but. Malgré tous les obstacles, elle parvint à refaire presque entièrement son cours de médecine vétérinaire, à l'École de St-Hyacinthe. Elle avait déjà terminé ses études en Yougoslavie, son pays natal. Pour des raisons politiques, elle dut quitter son pays, et ce, avant l'obtention de son diplôme.

## Valentina se prépare pour un autre vol

PARIS (AFP) — "Je suis des cours à l'Institut des hautes études mathématiques parce que les vols futurs dans le cosmos seront beaucoup plus complexes et que de nombreuses connaissances théoriques sont nécessaires", a déclaré la cosmonaute Valentina Terechkova, au cours du déjeuner qui était offert aujourd'hui en l'honneur du couple de l'espace par M. Henri Galabert, fondateur du prix international d'astronautique qui porte son nom. M. Valerian Zorine, ambassadeur soviétique à Paris, et sa femme, assistaient également à ce déjeuner.

A la question: "Vous préparez-vous pour un autre vol?", Valentina répond prudemment: "On se prépare toujours pour un autre vol". Elle avoue toutefois qu'elle effectuera "volontiers" un vol dans l'espace avec son mari "si on les y autorise".

Et c'est presque toujours Valentina qui parle, qui répond

aux questions. A côté d'elle, son mari Nikolaïev, de huit ans plus âgé, paraît plus discret et plus effaré. "J'ai une vie très remplie, déclare-t-il cependant. Je suis commandant d'un groupe de cosmonautes, cosmonaute moi-même et député". Le colonel Nikolaïev est en effet député de la république des Tchouvatches qui se trouve sur la Volga, à 500 milles au sud-est de Moscou.

"Et votre visite à Paris?" demande-t-on aux cosmonautes. L'accueil est extrêmement chaleureux" répondent-ils en chœur.

Hier après-midi les deux cosmonautes ont été reçus à l'Enesco par son directeur M. Mahieu et par le professeur Sissakian, président de la 13ème session de cet organisme. M. Sissakian est aussi la personnalité soviétique qui délivre aux cosmonautes, avant leur départ pour l'espace, le certificat: "bon pour le vol".

Un esprit déterminé, une volonté à toute épreuve et une grande résistance physique. Voilà les qualités que l'on devine chez Mme Julia Malin qui vient de recevoir son doctorat en médecine vétérinaire.

Mme Malin avait déjà terminé son cours de médecine vétérinaire, en Yougoslavie, son pays natal. Elle fut forcée de quitter son pays, à cause de ses origines russes, avant même de recevoir son diplôme.

Arrivée au Canada, Mme Malin dut abandonner ses projets pour s'occuper de sa famille.

"Je n'ai pu recommencer qu'en 1961", dit-elle. "Jamais, je n'ai abandonné l'idée de me rendre jusqu'au bout. Je me disais qu'un jour viendrait...".

L'École de médecine vétérinaire reconnut les études antérieures de Mme Malin et lui donna un crédit d'un an.

Quatre ans de travail acharné. Séjourant à Saint-Hyacinthe, du lundi au vendredi, où elle poursuivait intensément ses études, elle revenait en hâte à Montréal, chaque fin de semaine.

Au sein de sa famille, son mari et son fils, ces quelques jours n'offraient guère d'heures de repos. Entretien de la maison, lessive et cuisine en quantité suffisante pour la durée d'une semaine. Les quelques heures qui lui restaient étaient consacrées à ses études.

Au mois de mars 1961, Mme Malin reçut le prix de la compagnie Schering pour sa thèse dont le sujet était "Suppression des maladies aviaires transmises par l'oeuf en utilisant les bains d'antibiotiques et peroxyde d'hydrogène.

Aujourd'hui, Mme Malin a atteint son but.

"Si je pouvais réussir à ouvrir une clinique!" nous dit Mme Malin. "J'ai peur, cependant, car il me faut beaucoup d'argent, ne serait-ce que pour avoir un local convenable."

En attendant la réalisation de son rêve, Mme Malin tentera de se trouver un travail en recherche. "Toutes mes économies iront à ma clinique", affirme-t-elle.

Sa spécialité: les petits animaux, tels que chiens, chats et oiseaux de fantaisie.

"J'ai perdu mon père et ma mère alors que j'étais encore très jeune. J'étais toujours toute seule. Autour de notre maison, il y avait un grand jardin où les chiens et les chats venaient se réfugier. Quand l'un d'entre eux tombait malade, j'étais désespérée de ne pouvoir le guérir. J'ai commencé à m'intéresser à la science. C'est comme cela qu'est né mon désir de devenir médecin vétérinaire. Les animaux sont mes amis".

# Mme Julia Malin est la première femme à obtenir chez nous son doctorat en médecine vétérinaire

Madame Julia Malin, de Saint-Laurent près Montréal, qui termine ses études à Saint-Hyacinthe, à l'École de Médecine Vétérinaire de la province, est la première femme à y obtenir un doctorat. Agée de 42 ans et d'origine yougo-slave, elle avait commencé ses études vétérinaires dans son pays, avant d'émigrer au Canada.

Elle finit par les reprendre chez nous et les termine après quatre ans d'un travail acharné, devant partager son temps entre elles et son foyer à S-Laurent, où elle retrouvait en fin de semaine son mari et son fils, âgé d'une douzaine d'années.

Des vingt-trois finissants de cette année, à l'École de Mé-

decine Vétérinaire, deux sont de Saint-Hyacinthe et de la périphérie: M. Gaston Blanchard, fils de M. Roland Blanchard, et M. Jacques Viens, fils de M. Elie Viens, Douville.

Deux autres sont de France: MM. Pierre Bourdois, de La Chapelle sur Aveyron (Loiret), et Pierre Haas, Belfort; un de Suisse, M. Roger Ruppanner, Zurich.

Les autres sont MM. Jacques Arbour, Claude Fontaine, Paul Guindon et Raymond Roy, Montréal; Roland Asselin, S-Thomas de Joliette; Marcel Bédard, Sainte-Foy; Jean-Guy Brousseau, Pointe-aux-Trembles; Jean-Baptiste Chagnon, Verchères; André Chalifoux, Duvernay; Denis Déry, Pont-Viau; Gilles Dulac, Saint-Zénon de Berthier; Gilles Lepage, Ville d'Anjou; Rosaire Marcoux, Beaumont (Bellechasse); René Plourde, Saint-Prime de Roberval; Robert Rioux, Le Bic; Raynald Savaria, Boucherville; Guy Sorel, Farnham.

La collation des grades, à l'École de Médecine Vétérinaire, affiliée à l'Université de Montréal, aura lieu mercredi 12 mai, sous la présidence de Mgr Irenée Lussier, p.d., recteur de l'Université.



M. le Dr Ephrem Jacques, m.v., de cette ville, maître du District no 1 de la province de Champlain, de l'Ordre des Chevaliers de Colomb, présidera la prochaine initiation au 4e degré de ce-lui-ci, dimanche 9 mai à l'Hôtel Sheraton-Mont-Royal de Montréal. Quelque 300 membres seront initiés à cette occasion, venant des douze assemblées du district. Il y aura parmi eux 17 membres de l'Assemblée Abbé Antoine Girouard, de Saint-Hyacinthe.

## Les classes du primaire fermeront vendredi 4 juin

M. Roger Gagnon, adjoint à la direction générale des études pour la Régionale de l'Yamaska, déclara lundi que l'on fermera le 4 juin les classes du cours primaire, pour permettre aux éducateurs d'étudier les réformes qui seront appliquées en septembre.

Source: Journal Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 6 mai 1965.

Source: Journal La Presse, 14 mai 1965.

C'est avec ce grand projet qu'à la fin de l'été 1965, la toute nouvelle Dre Malin et sa famille, quittent ville Saint-Laurent et louent un appartement tout neuf sur l'avenue Bloomfield près de l'avenue Van Horne à Outremont. Par la suite, à seulement deux pâtés de maisons plus à l'est, au coin de l'avenue Van Horne et de l'avenue Querbes, elle loue un local et ouvre avec beaucoup de fierté la Clinique vétérinaire Outremont.



Dre Malin à son bureau de Clinique vétérinaire Outremont.  
Source: Famille Malin.

Dre Malin devant sa pharmacie de la Clinique vétérinaire Outremont.  
Source: Famille Malin.



Pour réussir à aménager sa clinique, acheter du matériel et des médicaments, elle n'a d'autre choix que de racheter sa propre police d'assurance-vie qu'elle avait jadis contractée pour éviter que son fils ne soit un jour dans le besoin. D'ailleurs, son fils Alexandre, bien qu'encore jeune, vient parfois aider sa mère et son père à la clinique. Stanislav, en dehors de ses heures de boulot à la compagnie *Dominion Glass Company*, devient, par le fait même, son bras droit pour toutes les autres tâches connexes nécessaires au bon fonctionnement d'une clinique. Le métier de technicienne en santé animale n'existe pas à l'époque et la majorité des établissements vétérinaires sont de petites entreprises familiales où souvent la parenté est appelée à jouer un rôle important et souvent indispensable.

---

Toutefois, derrière cette image du couple harmonieux, travaillant ensemble dans un but commun se cache une situation familiale très complexe où la violence psychologique est de plus en plus présente. Les retours à l'appartement sont parfois pénibles et la relation entre les deux conjoints s'étiole chaque jour davantage.

L'éloignement de Julia pendant quatre années pour obtenir son diplôme, ajouté au stress quotidien de répondre aux besoins des patients et de la clientèle, laisse des marques sur la qualité de leur relation. Probable qu'aujourd'hui, cette union de convenance aurait éclaté, mais à l'époque, dans leur culture, ce n'était même pas envisageable.

Heureusement, la Dre Malin semble comblée par sa profession. Dans une entrevue au journal *Dimanche matin*, elle s'explique : « Je m'occupe entièrement de mon hôpital (sic). Là, je ne soigne que les chiens, les chats et les oiseaux. Les chevaux m'effraient et je préfère les petits animaux. Je fais de la chirurgie très souvent, surtout le soir. Durant le jour, je m'occupe des cas urgents et des soins quotidiens ». À la question, quelles sont les qualités requises pour une jeune fille intéressée à cette carrière, elle répond : « Il faut aimer énormément les animaux et avoir un goût précis pour les sciences. »



Dre Julia Malin en 1969.  
Source: Famille Malin.

Au fil des mois, elle réussit à se monter une clientèle fidèle qui lui permet de s'offrir une vie meilleure et plus stable. Malheureusement, elle est de plus en plus souvent affligée de sévères migraines qui l'obligent à prendre des pauses. C'est d'ailleurs pour tenter d'échapper à ses terribles maux de tête que parfois, elle s'échappe de l'effervescence de la ville pour se réfugier à la campagne, plus précisément dans les Laurentides. Au début des années soixante-dix, elle y fait même l'acquisition d'un chalet de styles bavarois et suisse en bois rond au Domaine Chantecler à Sainte-Adèle. Mais, ce sera davantage son mari, nouvellement retraité depuis 1972, qui en profitera, ce qui n'est pas pour rapprocher le couple.

Par ailleurs, la Dre Malin peine à nouer de solides amitiés au sein de la communauté outremontaise et s'interroge de plus en plus sur ce que l'avenir lui réserve. Par chance, un autre vétérinaire d'origine yougoslave qui pratique au Québec, devient son ami et un peu son confident. Le Dr Stevan Belosevic, diplômé de Belgrade en 1952, bien au fait de sa situation, lui fait même miroiter que les grands espaces et l'air pur de la région de l'Abitibi pourraient être bénéfiques à sa santé. Selon lui, de très belles occasions pourraient s'offrir à elle dans cette région où tout est à développer. Il lui parle plus particulièrement d'une petite municipalité minière du nom de Val-d'Or, qui connaît un essor important et où il y a quelque 20 000 habitants et aucun vétérinaire.

## Pionnière de l'Abitibi

Pour la Dre Malin, ce possible départ vers une région éloignée est vu comme une opportunité de se réinventer, d'améliorer sa situation personnelle et professionnelle avec un rythme de vie plus calme et une plus grande proximité avec la nature. D'autant plus que son fils Alexandre, vient d'obtenir un poste de commissaire de bord pour Air Canada, au début à Winnipeg, puis par la suite, à Toronto, où il deviendra chef de cabine.

Elle n'est toutefois pas sans savoir qu'il y aura sans doute d'autres obstacles d'intégration, mais elle est suffisamment résiliente pour envisager des jours meilleurs. Après mûre réflexion, la Dre Malin décide donc, en 1978, de fermer sa clinique, de vendre son chalet et de tout déménager à Val-d'Or. Le Dr Belosevic fera de même quelques années plus tard en s'installant également en Abitibi, plus précisément dans la ville de La Sarre.

Il faut dire qu'à ce moment, dans cette région du Québec, il existe une importante diversité ethnique, conséquence d'une forte demande en ressources humaines pour les grandes compagnies minières. Bien qu'il soit difficile de quantifier précisément la population d'origine yougoslave de Val-d'Or au tournant des années 1980, on estime qu'il devait y être quelques dizaines à une centaine. De quoi rassurer une nouvelle arrivée.



Source: L'Écho abitibien, 1978.



Clinique vétérinaire Val d'Or.  
Source: Famille Malin.

Comme c'était souvent coutume à l'époque, la Dre Malin achète donc dans un quartier résidentiel, une petite maison située au 209, boulevard Dennison. Elle habite le rez-de-chaussée et aménage sa clinique au sous-sol. La même année de son arrivée à Val-d'Or, son fils Alexandre épouse Marina Playis. Ils auront par la suite trois filles, Nathalie, Tamara et Johanna.

C'est dans ces circonstances que le tout premier établissement vétérinaire permanent a vu naissance dans cette jeune municipalité abitibienne fondée en 1935.



Salle d'examen de la  
Clinique vétérinaire Val d'Or.  
Source: Famille Malin.



Salle de chirurgie de la Clinique vétérinaire Val d'Or.  
Source: Famille Malin.



Salle d'attente de la  
Clinique vétérinaire  
Val d'Or.  
Source:  
Famille Malin.



Dre Malin dans la salle d'attente de la Clinique vétérinaire Val d'Or.  
Source: Famille Malin.

Avec l'aide de son mari qui agira, malgré son âge, comme son assistant, elle aura ainsi le privilège de soigner des milliers d'animaux pendant les deux prochaines décennies. Cette docteure des bêtes, reconnue comme autoritaire et parfois tranchante, se révèle une professionnelle au grand cœur prête à tout pour aider les animaux et les gens dans le besoin. Mais les clients négligents ou irresponsables ont intérêt à filer doux et à l'écouter s'ils ne veulent pas subir ses sévères remontrances et colères qui, pour certains, sont restées mémorables ! Quelques années plus tard, elle aura aussi l'occasion de collaborer également avec la SPCA de Val-d'Or, créée en 1986.



La Dre Malin avec la propriétaire d'une de ses patientes.  
Source: Famille Malin.



Une cliente et amie avec la Dre Malin.  
Source: Famille Malin.

---

Malheureusement, plus les années passent et plus la Dre Malin a de la difficulté à mettre à jour ses connaissances médicales, à gérer efficacement tous les aspects financiers et légaux de son entreprise, à satisfaire sa clientèle, à respecter les exigences de son ordre professionnel, à tenir maison, et à prendre soin de son mari nonagénaire.

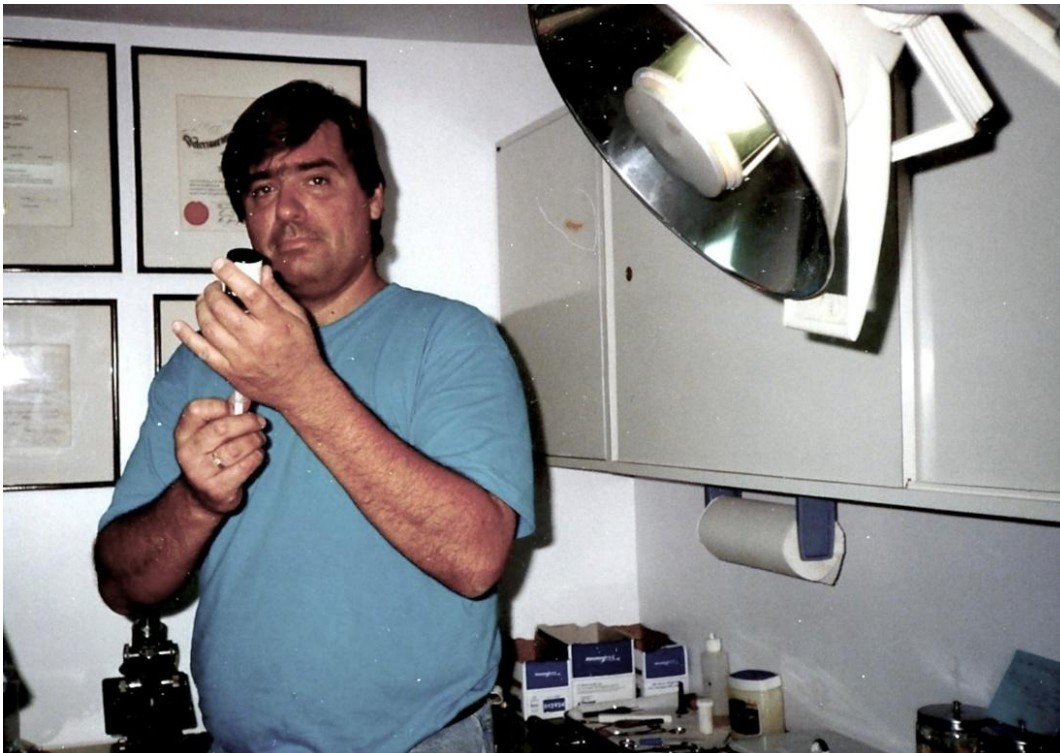
Les années 1990 ne s'annoncent pas faciles pour la Dre Malin, d'autant plus que la ville, en raison d'une baisse importante des prix des métaux, voit de nombreuses mines fermer temporairement ou définitivement. Avec comme conséquence, une montée du chômage dans la région et un exode de la population active avec des impacts.

Évidemment, lorsque survient une crise économique, les soins aux animaux sont souvent relégués au second rang. Bref, rien ne va plus pour la Dre Malin qui, malgré tous ses efforts, parvient à peine à garder le bateau à flot. Impossible même d'envisager un jour une quelconque retraite. À moins d'avoir de l'aide de son fils Alexandre. Ce que ce dernier fera au début des années 1990.

Auparavant, celui-ci avait travaillé durant 14 ans à Air Canada, puis s'était déniché un emploi au sein de la Société de transport de Toronto. En 1990, après son divorce, il quitte la ville reine pour s'installer à Montréal. Deux ans plus tard, il épouse une jeune Franco-ontarienne de Windsor, Tracy Jean Fournier, alors âgée de 19 ans. C'est après la naissance de leur fils Nicolas, en 1992, que la petite famille déménagera à Val-d'Or.

Alexandre essaie tant bien que mal de soutenir sa mère comme aide-vétérinaire et, en quelque sorte, gérant d'établissement. Un de ses premiers gestes sera de mettre en ordre les papiers et d'enregistrer officiellement l'entreprise sous le nom de Clinique vétérinaire Val-d'Or enr. Ce qui n'avait jamais été fait.

Mais rapidement, entre le fils et la mère, des divergences surviennent au sujet du développement de la clinique. Chacun ayant un fort caractère, les discussions, les engueulades et les cris deviennent de plus en plus fréquents. La Dre Malin, ayant tout fait par elle-même, a de la difficulté à se faire dicter de nouvelles lignes directrices. De son côté, son fils, qui aimerait bien faire évoluer la clinique, a beau rénover et acheter de l'équipement, il lui sera toujours interdit de poser des actes vétérinaires, ce que certains soupçonnent qu'il fait en secret.



Alexandre Malin,  
fils de la Dre Malin.  
Source:  
Famille Malin.

---

Ce sera la valse de ruptures, de réconciliations, de retours et à nouveau de licenciements. Bref, rien ne va plus et la clientèle, parfois témoin de ces empoignes, remarque bien que la Dre Malin est de moins en moins heureuse. Seule petite joie dans ce ciel souvent sombre, la naissance, en 1996, d'un autre petit-fils, Thomas, qu'elle chouchoute et prend particulièrement en affection.

Malheureusement, malgré tous ses efforts, elle est complètement dépassée et incapable de trouver une relève pour sa pratique. Elle jette donc définitivement l'éponge et ferme officiellement sa clinique en octobre 1998. Pour un certain temps, la Dre Malin et son mari habiteront le sous-sol de leur fils et de sa femme. Mais, la tension dans la maison est telle, que Tracy Jean Fournier demande le divorce. Alexandre quitte alors la région pour retourner s'installer et travailler à Windsor.



Une amoureuse des chiens jusqu'à la fin.  
Source: Famille Malin.

La Dre Malin, âgée de 75 ans, et son mari Stanislav, 93 ans, n'ont d'autre choix que de louer un appartement. Ce dernier meurt d'un arrêt cardiaque l'année suivante, le 6 juin 1999.

Désormais totalement seule, en 2000, la Dre Malin quitte définitivement l'Abitibi pour se rendre quelques mois au Connecticut afin d'aider sa sœur et son mari, tous deux gravement malades.

---

Après ce court séjour, son fils vient la chercher pour la ramener chez lui à Windsor. Peu de temps après, il se trouve du travail à Toronto et, avec sa mère, ils s'installent dans la ville reine. Comble de malchance, tous deux sont victimes d'un grave accident d'automobile. Bien qu'ils s'en sortent indemnes, Julia reste avec des séquelles qui lui occasionnent de sérieux problèmes de mobilité. Heureusement, un jugement de la Cour leur obtient une indemnité de 52 000 \$. Une petite fortune qu'ils utilisent pour acheter une maison à Oshawa où ils emménagent définitivement.

En 2014, après une malencontreuse chute à son domicile, Julia se heurte la tête sur un comptoir et subit un traumatisme crânien qui la laisse partiellement paralysée du côté gauche. Son fils lui installe un lit d'hôpital dans le salon. Un lit qu'elle ne quittera plus.

Elle meurt quatre ans plus tard, en novembre 2018, à l'âge de 95 ans, dans l'anonymat le plus complet. Sa profession n'en sera jamais informée et ne pourra jamais lui témoigner sa gratitude pour avoir ouvert la voie à des centaines de jeunes femmes qui sont devenues des médecins vétérinaires.

Avec son mari, elle repose aujourd'hui dans le cimetière d'Oshawa. Puisse son histoire inspirer les futures générations !

Sources :

Archives de la famille Malin

Archives de la Société de conservation du patrimoine vétérinaire québécois

Journal Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 6 mai 1965

Journal Le Clairon de Saint-Hyacinthe, 13 mai 1965

Journal Le Devoir, 13 mai 1965

Journal La Presse, section « Vie féminine » du journal La Presse, 14 mai 1965

Journal La Voix de l'Est, 20 mai 1965

Journal Dimanche matin, 14 octobre 1966

Témoignages :

Drs André Chalifoux, Gilles Dulac, Julia Malin, Rosaire Marcoux, Robert Rioux, Raynald Roy, Raymond Roy, Roger Ruppenner, Raynald Savaria, Jacques Viens.

MM Alexandre Malin, Thomas Malin et Mme Tracey Jean Fournier.